

LA BATAILLE DE MONTMIRAIL

I

La bataille de Montmirail est l'épisode le plus important de la merveilleuse campagne de février 1814, où Napoléon, par l'audace et la promptitude de ses mouvements, tient en échec 250 000 alliés. Nous devrions avoir étudié, depuis longtemps, cette défense héroïque du sol national avec un pieux enthousiasme, mais il n'en est rien, et il faut constater qu'on n'a pas encore publié une relation exacte de la bataille de Montmirail. Toutes celles qui existent sont entachées d'erreurs sur le nombre des troupes engagées, sur les localités, sur les opérations. Koch, qui écrit en 1819, quatre ans après les événements, et devrait être bien informé par les témoins oculaires, fait coopérer à l'attaque de Marchais la Jeune-Garde, qui en réalité n'arriva que dans la nuit suivante; il commet sur les localités toutes les erreurs possibles : il fait combattre la division Ricard et la Jeune Garde à Pomesson en même temps qu'à Marchais; il arrête l'armée russe à la Haute-Épine, et l'y fait charger par la Vieille-Garde, supposée partie de Coulais, à 3 500 mètres de là. S'il évite les erreurs concernant l'attaque des Prussiens, c'est qu'il demeure dans le vague, et cite peu de noms ¹.

Vaudoncourt, qui écrit en 1826, tombe dans les mêmes fautes,

1. *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1814*, par F. Koch, chef de bataillon d'état-major. Paris, 1819, t. I, p. 238.

et les aggrave, en décrivant avec plus de précision le rôle de la Jeune-Garde, qui n'était pas là¹.

Ces deux écrivains sont à peu près copiés par tous ceux qui viennent ensuite, et qui évaluent à 18500 hommes, d'après Vaudoncourt, la force de l'armée française engagée dans cette journée.

Le récit de Thiers est un véritable roman, où tout est brouillé.

Il faut aller jusqu'en 1892, pour qu'enfin le commandant (aujourd'hui général) Lanrezac, dans ses leçons sur la manœuvre de Montmirail, signale l'absence de la Jeune-Garde. Mais jusqu'à présent, ce point est le seul qui ait été rectifié dans les relations françaises.

Les écrivains étrangers n'ont eu garde de corriger l'erreur qui faisait estimer plus haut le nombre des combattants français. Ils en ont rectifié une autre.

L'ouvrage de Plotho, paru en 1817², est un recueil assez informe, mais consciencieux, où les documents originaux sont reproduits sans aucune critique, mais avec sincérité. Il nomme un hameau de Blessines, qu'il est impossible d'identifier, mais il spécifie bien que ce même hameau a été attaqué tour à tour par les Russes, les Français et les Prussiens, et que ces derniers ont déboîté de la route de Château-Thierry à Montmirail du côté des Russes.

L'ouvrage anonyme dû à Grolman et Damitz, et publié en 1843, est très bien documenté au point de vue prussien, très précis et le plus souvent exact; mais ici, en voulant préciser la route suivie par les Prussiens, il introduit une erreur considérable³. Les auteurs ont eu le soin, en 1815, de faire lever par des officiers prussiens le plan du champ de bataille, et c'est sur ce plan qu'ils suivent les indications des ordres et des rapports, pensant qu'il ne peuvent trouver mieux. Ils lisent sur les ordres et rapports prussiens de 1814 que la colonne d'Yorck a marché de Fontenelle sur les Tourneux et Bailly, et ils voient sur leur carte les Tourneux et

1. *Histoire des campagnes de 1814 et 1815 en France*, par le général Guillaume de Vaudoncourt, Paris, 1826, t. I, p. 312.

2. *Der Krieg in Deutschland und Frankreich in den Jahren 1813 und 1814*, von Carl v. Plotho, Königl. preuss. Oberst-lieutenant u. Ritter. Berlin, 1817, 3^e partie, p. 179.

3. *Geschichte des Feldzuges von 1814 in dem östlichen und nördlichen Frankreich*, Berlin, Posen u. Bromberg, 1843, 2^e partie, p. 119.

Bailly à l'Est de la route de Fontenelle à Montmirail; mais ils lisent en même temps sur les documents que la colonne a déboîté à l'Ouest de la route. Très consciencieux, ils marquent sur la carte les positions successives de la colonne à les Tourneux et Bailly, à l'Est de la route, mais ils reproduisent les textes qui disent à l'Ouest, et cette contradiction est troublante.

Les écrivains russes, Danilevski et Bogdanovitch, reproduisent toutes les erreurs précitées, et sont d'accord avec les historiens français pour arrêter les troupes de Sacken à la Haute-Épine et l'Épine-aux-Bois.

Il s'ensuit une relation de la bataille, qui est adoptée à peu près par l'unanimité des historiens, et qui est la suivante :

Sacken, qui a la ferme intention de bousculer la petite troupe de Napoléon pour rejoindre Blücher, et qui déclare à Yorck avoir les forces nécessaires, aurait arrêté ses deux corps d'armée, l'un à l'Épine-aux-Bois, l'autre à la Haute-Épine, et poussé seulement sur Marchais une avant-garde de 2 300 hommes. Par la suite, le corps rassemblé à l'Épine-aux-Bois aurait été s'engager progressivement à Marchais, mais celui de la Haute-Épine n'aurait pas bougé. Toute l'artillerie russe aurait été déployée là, à plus de 3 000 mètres des Français, dans un temps où la portée allait de 800 à 1 000 mètres.

Napoléon serait arrivé sur le terrain avant l'ennemi, aurait fait tenir Marchais par la division Ricard (à laquelle certains ajoutent la Jeune-Garde) et détaché un bataillon à Pomesson, à 2 kilomètres au Sud. Le combat se serait prolongé dans Marchais, de midi à deux heures, avec des alternatives de succès et de revers; puis Napoléon, apprenant que les Prussiens débouchaient de Fontenelle sur Bailly, et que la seconde division de la Vieille-Garde arrivait avec Mortier, aurait lancé Ney avec la division Friant, de la ferme Coulais jusque sur la Haute-Épine; cette belle division aurait fait ainsi 4 kilomètres au pas de charge, la bayonnette croisée, pour aller réveiller un corps ennemi qui ne bougeait pas, au lieu d'en finir avec celui qui combattait à Marchais. Plus tard, quand l'assaut décisif aurait été donné à ce village, les Russes qui l'occupaient se seraient retirés par la Meulière, recoupant ainsi le chemin

suivi précédemment par Ney et Friant, et passant derrière eux pour rejoindre le reste des troupes alliées.

Les Prussiens, quand ils seraient intervenus avec l'intention de dégager Sacken, auraient marché de Viffort sur Fontenelle; puis, au lieu d'aller attaquer les Français, se seraient écartés du champ de bataille de Marchais pour gagner les Tourneux et Bailly par un affreux chemin de traverse, se tenant soigneusement hors de portée du combat engagé près de la grande route. Napoléon, alors, avec une évidente bienveillance, aurait consacré à ces adversaires peu inquiétants la division Michel de la Vieille-Garde, qui, partant de Coulais pour s'en aller à Bailly, aurait tourné le dos au combat de Marchais; les Prussiens, chargés et refoulés par Mortier, ne s'en seraient pas moins retirés par où ils étaient venus, c'est-à-dire par une direction perpendiculaire à celle du choc.

Tout ceci est fort étonnant; tranchons le mot, c'est absurde, pour peu qu'on y réfléchisse. Chacun des généraux fait exactement, dans cette bataille légendaire, le contraire de ce que lui dicte clairement la situation : Sacken, qui veut attaquer vivement, s'arrête hors de portée; Yorck, qui veut dégager Sacken, va en s'éloignant du combat; Napoléon qui, avec des forces inférieures, veut séparer et battre successivement ses adversaires, fait exprès de courir après tous les corps ennemis de manière à engager le combat contre tous à la fois, et à se trouver inférieur sur tous les points.

Mais il y a plus : ces relations militairement choquantes sont en contradiction avec les faits matériels, avec ce qu'on peut, aujourd'hui encore, toucher du doigt et constater sur le terrain, et avec ce qui est formellement énoncé dans les documents :

1° Il résulte des rapports prussiens et russes que l'artillerie russe a coopéré avec les Prussiens dans leurs attaques; cette coopération, affirmée de part et d'autre, est impossible si les Russes sont à la Haute-Épine pendant que les Prussiens sont à Bailly. Elle est même impossible, étant donnée la portée du canon en 1814, pour peu que les Russes soient à la Haute-Épine, ou que les Prussiens soient à Bailly;

2° Tous les témoins oculaires affirment, et il est facile de con-

stater sur place, que la ferme des Grenaux a été criblée de boulets russes et prussiens, qu'elle a été canonnée du nord et de l'ouest : « la ferme des Grenaux, autour de laquelle l'ennemi s'était établi en force;... la ferme des Grenaux, autour de laquelle on s'est tant battu », écrit le baron Fain, témoin oculaire¹.

3° Les Russes n'ont jamais mis les pieds à Pomesson, non plus que les Français;

4° La Jeune Garde n'était pas là;



EXTRAIT DE LA CARTE DE CASSINI (1744-1783).

5° La localité attaquée par le général Friant est toujours qualifiée de *Ferme*; on l'appelle tantôt Ferme de la Haute-Épine, tantôt Ferme de l'Épine-aux-Bois. Il va de soi qu'elle ne peut pas être l'une et l'autre à la fois; mais de plus, ni la Haute-Épine, ni l'Épine-aux-Bois ne sont des fermes; ce sont d'assez gros villages;

6° Enfin, comme nous l'avons déjà dit, les rapports prussiens affirment tous que le corps de Yorck, arrivant de Château-Thierry à Fontenelle, prend à droite, entre les routes de Château-Thierry à Montmirail et de Paris à Montmirail; il en résulte que le combat

1. *Manuscrit de 1814*, Paris, 1824, p. 118.

entre ces troupes et celles du maréchal Mortier n'a pas pu avoir lieu au village de Bailly, à l'Est des deux routes.

En ce qui concerne ce mouvement des troupes prussiennes, l'erreur est reconnue depuis longtemps, et la cause en a été découverte. Théodor von Bernhardt écrit vers 1850, dans ses *Mémoires sur la vie du général von Toll* :

« Les rapports officiels, suivant la carte de Cassini, qui n'était plus au courant, nomment une ferme de Bailly, qui n'existait déjà plus, et qui ne se trouve pas sur les cartes plus récentes¹. » Il substitue à cette ferme de Bailly les écarts situés à peu près au même emplacement : la Grange-au-Chart, les Grenaux, les Chouteaux, la Chaise.

Le général von Janson, dans sa récente histoire de la campagne de 1814², donne d'intéressants détails sur cette question. Après avoir cité Bernhardt et indiqué la différence entre la carte de Cassini et les cartes plus récentes, il rapporte l'anecdote suivante, qui se trouve dans la *Vie du général Yorck*, par Droysen (t. III, p. 292).

Valentini, le chef d'état-major de Yorck, avait visité en 1815 le champ de bataille de Montmirail, et avait écrit à un ami : « J'ai retrouvé tous les endroits remarquables; le hameau que Pirch a attaqué s'appelle la Chaise. » — « Voilà, dit Droysen, une erreur qui prouve combien il est difficile de tout voir dans un combat. Le chef même d'un état-major ne se retrouve plus sur le champ de bataille. » — En réalité, comme le remarque le général von Janson, c'est Valentini qui avait raison, et c'est Droysen qui se trompe en s'attachant obstinément à l'opinion courante.

Ainsi l'erreur est constatée et sa cause reconnue. La carte de Cassini, levée dans la première moitié du XVIII^e siècle, porte à côté des Grenaux un bois et une ferme nommée *Bailly*; elle indique aussi, près de la ferme de la Presle, une maison dite *les Tourneux*. Les trois localités de *Fontenelle*, *les Tourneux*, *Bailly* sont en

1. *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Kaiserl. russ. Generales v. d. Infanterie C. Fr. Grafen von Toll*, von Theodor von Bernhardt, 2^e édition, Leipzig, 1866, t. IV, 1^{re} partie, p. 391.

2. *Geschichte des Feldzuges 1814 in Frankreich* von v. Janson, Generalleutnant. Z. D. Berlin, 1903, t. I, p. 364 (fait partie de la série *Geschichte der Befreiungskriege*).

ligne droite, et par une inconcevable fatalité, on trouve plus à l'est un autre alignement *Fontenelle, les Tourneux, Bailly*. Les Prussiens, qui se servaient de la carte de Cassini, ont suivi le chemin de Fontenelle à Marchais, c'est-à-dire le premier alignement Fontenelle, les Tourneux, Bailly. Les historiens, qui ont pris des cartes plus récentes, n'y ont trouvé que le second alignement et l'ont substitué au premier. C'est ainsi qu'on a reporté à 2 500 ou 3 000 mètres vers l'est, et loin des Russes, le point où les Prussiens ont combattu contre Mortier.

En ce qui concerne les Français et les Russes, une autre erreur a été commise. Personne, durant ce combat, n'a le loisir ou le moyen d'apprendre les noms de toutes ces fermes dont le pays est jonché. Il y en a une où l'on se bat toute la journée, et où Napoléon vient coucher le soir avec son état-major. Nul n'en sait le nom exact. L'Empereur écrit à son frère pour lui annoncer sa victoire, il date sa lettre de la ferme de l'Épine-aux-Bois; le bulletin envoyé au *Moniteur* porte la même mention. En publiant la *Correspondance*, on croira bien faire en remplaçant l'Épine-aux-Bois par la Haute-Épine¹. En réalité, l'Empereur est à la ferme des Grenaux; il n'a jamais été à l'Épine-aux-Bois ni à la Haute-Épine, qui ne sont d'ailleurs pas des fermes. Le baron Fain est là-dessus très formel et très explicite :

Napoléon couche sur le champ de bataille, dans cette même ferme des Grenaux où le combat a été si opiniâtre. Les valets de pied enlèvent les morts de deux petites pièces où le quartier impérial s'établit, et ce qui reste de paille et d'abri dans cette ruine est consacré à l'ambulance.

Le bulletin dit *la ferme de l'Épine-aux-Bois*; c'est une erreur qui a été vérifiée. La ferme des Grenaux, autour de laquelle on s'est tant battu, et où Napoléon a couché, appartenait à M. Paré, ancien ministre de l'Intérieur².

Ce renseignement est corroboré par la plaque de marbre placée sur la principale façade des Grenaux. Il l'est aussi par le journal d'un habitant de Montmirail appelé Léonard, journal dont la partie essentielle a été publiée en 1896 par M. Grosjean dans un opus-

1. *Correspondance de Napoléon*, t. XXVII, p. 150, n° 21231 et note 5.

2. *Manuscrit de 1814*, p. 118.

ouïe précieuse par l'abondance des menus détails recueillis dans les archives locales et dans les familles ¹.

Le quartier général, dit Léonard, fut établie le 11 au soir dans la ferme des Grenaux, où Napoléon coucha. C'est mal à propos que cette ferme est appelée d'un autre nom dans le bulletin officiel.

Pour les rédacteurs du bulletin, écrivant le soir de la bataille au quartier général, la ferme où ils écrivent s'appelle la ferme de l'Épine-aux-Bois, et cette ferme, où couchera l'Empereur, est celle que Ney a enlevée aux Russes après un combat acharné. Les cadavres l'encombrent encore. Après le bulletin, tous les historiens, sauf Plotho, appelleront ferme de l'Épine-aux-Bois le point d'attaque de la division Friant, conduite par Ney. Partout où ils emploient cette dénomination, il faut lire les Grenaux.

Plotho, lui, désigne cette même ferme, ou plutôt le groupe de fermes qui comprend les Grenaux sous le nom de *Blessines*, dont l'origine est inconnue; mais il n'y a pas de doute sur l'emplacement de ce hameau dans le récit de Plotho, puisque c'est le même qui est conquis par les Russes sur les avant-postes français, repris par Ney, et attaqué enfin par les Prussiens.

Ainsi tous les combats que l'on dispersait sur une étendue de 5 à 6 kilomètres, depuis l'Épine-aux-Bois ou la Haute-Épine jusqu'à Bailly, doivent se concentrer autour de la ferme des Grenaux, et toute la bataille de Montmirail se déroule dans l'étroit espace (moins de 2 000 mètres) de Marchais aux Grenaux.

On peut alors s'expliquer la conduite des Russes, dont le second corps d'armée pousse jusqu'aux Grenaux pendant que le premier combat dans Marchais. On s'explique la conduite de Napoléon, qui, à l'approche des Prussiens, fait charger la gauche russe par Ney. La charge de Ney, s'exécutant depuis Coulais jusqu'aux Grenaux, et n'allant plus loin qu'en poursuivant les Russes, devient intelligible.

D'autre part, les Prussiens, arrivés à Fontenelle, avaient pris la direction des Grenaux et de Marchais; ils allaient tout droit vers

¹. *Autour de la bataille de Montmirail*, par Edgard Grosjean, 2^e édition, Châlons, 1905, p. 19.

le centre du combat, et quand Mortier les chasse de l'ancien *Bailly*, c'est-à-dire encore des Grenaux ou de la Grange-en-Chart, il les repousse droit devant lui sur Fontenelle. Tout devient donc clair et rationnel.

Ces premières explications données, nous pouvons passer à l'exposé des événements, tels qu'il résulte des textes dont nous disposons.

II

On sait que, battu à la Rothière le 1^{er} février, Napoléon prévoit dès le lendemain, avant les alliés mêmes, que Blücher se séparera de Schwarzenberg pour aller opérer entre l'Aube et la Marne; il commence dès lors à faire reconnaître les chemins du côté de la Marne. Le 7, il fait entamer le mouvement par Marmont. Le 10, il débouche sur Champaubert avec le corps de Marmont et la Jeune-Garde; il n'a devant lui que le faible corps d'Olsouview, comptant 3500 hommes, et l'anéantit sans peine. D'après les renseignements reçus, il se trouve entre les différents corps de l'armée de Silésie, Sacken étant à la Ferté-sous-Jouarre, Yorck entre cette ville et Château-Thierry, Blücher à Vertus avec Kleist et Kapsewitch.

« L'Empereur, écrit Marmont, était ivre de joie. » Son opération, si audacieuse et si bien calculée en même temps, réussissait au delà de toute espérance, car les divisions ennemies étaient plus dispersées qu'on n'avait pu le supposer et, du premier coup, la petite armée française était venue se placer entre elles, rendant leur réunion presque impossible.

Napoléon prévoit que Sacken et Yorck vont revenir sur leurs pas pour rejoindre Blücher. Deux solutions s'offrent à eux : chercher la réunion par le chemin le plus court, c'est-à-dire par Montmirail, ou se réunir vers Château-Thierry pour retrouver Blücher vers Châlons en remontant la Marne.

Quant à Blücher, il a trop peu de troupes avec lui pour accepter le combat : il ne peut qu'attendre l'arrivée de Yorck et de Sacken et, jusque-là, se dérober si Napoléon marche à lui.

C'est donc contre Sacken que l'empereur va se tourner; la

petite armée française marchera sur Montmirail pour l'y battre, ainsi que Yorck, s'ils reviennent de ce côté. Si Napoléon apprend, chemin faisant, que Sacken et Yorck se retirent sur Châlons par la vallée de la Marne, il rebroussera chemin pour gagner Châlons par la route directe, et les y devancer.

Marmont est laissé avec une division d'infanterie et la cavalerie de son corps d'armée à Étoges, pour observer Blücher. Le reste des troupes dont Napoléon dispose est dirigé sur Montmirail.

Si Marmont reconnaissait qu'il n'y a rien à craindre de Blücher, il renverrait à l'empereur la plus grande partie de sa cavalerie.

Napoléon écrit à Marmont, à 8 heures du soir :

« Faites partir demain à 3 heures du matin la division Ricard, avec sa cavalerie, pour se rendre à Montmirail; gardez à Étoges la division Lagrange et le premier corps de cavalerie. Faites faire des patrouilles pour ramasser les hommes isolés; tâchez d'être informé cette nuit de ce que fait le maréchal Blücher. Se dirige-t-il sur Châlons ou sur Épernay? Annonce-t-il le projet de nous attaquer? Il faut lui en imposer afin de le déterminer à la retraite. Cela est très important pour nous. Aussitôt qu'il sera constaté que nous n'avons plus rien à craindre du maréchal Blücher et qu'il est décidément en retraite, il faudra diriger le général Doumerc sur Montmirail; alors la cavalerie légère, la division Lagrange et 12 pièces de canon tiendront position pour masquer Blücher et même le poursuivre. Tâchez d'envoyer quelqu'un d'Étoges sur Vertus pour avoir des nouvelles. »

Sans perdre de temps, Napoléon a fait partir à 7 heures du soir, de Champaubert sur Montmirail, la plus grande partie de sa cavalerie, avec un soutien d'infanterie. L'ordre suivant est adressé au général Nansouty :

L'empereur ordonne qu'avec la 1^{re} et la 2^e divisions de cavalerie de la Garde et la brigade d'infanterie du 6^e corps, vous vous portiez cette nuit à Montmirail. Vous tâcherez de surprendre la garnison moyennant l'aide des gens du pays, et vous pousserez sur-le-champ des partis dans la direction de Vieux-Maisons. Vous donnerez l'ordre à la 2^e division de cavalerie de la Vieille-Garde de partir à trois heures du matin avec tout le quartier général, afin d'arriver à huit heures du matin à Montmirail. (Registre de Berthier.)

En même temps, Napoléon a ordonné aux deux divisions de la Vieille-Garde de partir pour Montmirail. La division Friant, qui est à Champaubert, en partira à 4 heures du matin, pour être à 8 heures à Montmirail; la division Michel, qui est à Sézanne avec le maréchal Mortier, doit partir à la pointe du jour.

L'empereur ordonne que vous partiez demain à la pointe du jour avec la division DeFrance, la 3^e division de la Vieille-Garde et tout, absolument tout ce qui est à Sézanne, pour vous rendre par la route directe à Montmirail, où l'empereur sera cette nuit. Il est nécessaire que vous arriviez le plus tôt possible; vous aurez soin de nous faire connaître à quelle heure vous y arriverez. (Registre de Berthier.)

Enfin le maréchal Ney reçoit l'ordre de faire partir la Jeune-Garde de Champaubert à 6 heures du matin.

Par malheur, le maréchal Ney, de sa personne, accompagnera l'empereur, et les deux divisions de la Jeune-Garde se laisseront retarder par des causes insignifiantes. Elles manqueront à la bataille du 11. Napoléon ne disposera que de la Vieille-Garde, de la division Ricard du 6^e corps, et de la cavalerie de la Garde.

C'est en vain qu'il a essayé de se faire rejoindre sur-le-champ de bataille par une partie des troupes d'Oudinot. Celles-ci n'arriveront que dans la soirée du 12. L'ordre envoyé *de Sézanne* à Oudinot l'avertissait que la bataille du 11 aurait lieu entre Montmirail et Viels-Maisons¹. Jamais les prévisions n'ont été poussées aussi loin, et formulées avec une pareille certitude.

Napoléon embrasse si complètement tout l'échiquier, il voit si nettement tout ce qui s'y passe, que, le 10 au matin, à Sézanne, avant le combat de Champaubert, il prévoit où il rencontrera Sacken le 11.

C'est en vain, également, que Napoléon a informé Macdonald de ses intentions et du succès de Champaubert; ce maréchal ne suivra pas Sacken sur les talons quand celui-ci rebrousse de la Ferté-sous-Jouarre vers Montmirail.

1. « Nous serons cette nuit à Montmirail et nous trouverons Sacken entre Viels-Maisons et la Ferté-sous-Jouarre; il n'aura d'autre retraite que Château-Thierry. Mais Sacken a 20 000 hommes, ce qui porte l'empereur à vous ordonner de faire partir les divisions Leval et Rottembourg pour être demain à la Ferté-Gaucher, d'où le général Leval, avec ses deux divisions, se dirigera vers l'endroit où il entendra le canon entre Montmirail et Viels-Maisons. »

Quelles sont donc les forces dont Napoléon dispose?

Nous avons, pour toutes les troupes françaises, une situation d'effectif à la date du 25 janvier. Elle donne, pour la Garde :

Division Friant	4 705 hommes.	
Division Michel	3 878	—
Total de l'infanterie de la Vieille-Garde . .	<u>8 583</u>	—

Auxquels il faut ajouter deux compagnies d'artillerie.

Le 11 février, l'infanterie de la Vieille-Garde devait comprendre environ 8 000 hommes, dont 4 500 à la division Friant et 3 500 à la division Michel.

La cavalerie comptait, le 25 janvier :

Division Laferrière	2 228 hommes.	
Division Defrance	750	—
Artillerie et train	319	—
Division Lefebvre-Desnoettes	<u>2 585</u>	—
Total :	5 882	—

Sur ce nombre, après les combats de Brienne et la Rothière, et les pertes en chevaux occasionnées par les fatigues des dernières journées, il restait environ 4 500 cavaliers le 11 février.

L'effectif de la division Ricard est plus difficile à apprécier, parce qu'il a varié davantage. Il était de 2 917 hommes le 25 janvier, et il ne sera plus que de 690 hommes le 7 mars.

Les pertes ont été de 800 à 900 hommes à Brienne, la Rothière et Champaubert. Elles seront encore de 800 à 900 hommes dans la terrible journée de Montmirail. En tenant compte de ces pertes, on constate qu'il faut admettre un déchet journalier de 1 p. 100 pour descendre de 2 917 hommes à 690 dans l'espace du 25 janvier au 7 mars. On trouve ainsi que l'effectif de cette division a dû être réduit à 1 800 hommes le matin du 11 février, et 900 hommes après la bataille. Le déchet journalier donnerait alors un total de 1 100 hommes sur 2 900 pour la période du 25 janvier au 11 février, et 200 hommes sur 900 pour la période du 11 février au 7 mars. Ces calculs sont évidemment très peu exacts, mais ils ne laissent pas place, cependant, à une bien forte erreur sur l'effectif à la date du 11. En tenant compte des pertes subies dans les combats

de Brienne, la Rothière et Champaubert, où la division Ricard a beaucoup donné, et du déchet journalier en 19 jours, les 2917 hommes comptés le 25 janvier doivent se réduire à 1800 hommes.

Les forces dont Napoléon dispose pour la bataille de Montmirail se réduisent donc à 14500 hommes environ, dont 8000 de la Vieille-Garde, 1800 de la division Ricard, et 4500 cavaliers.

Nous reproduisons ici la situation du 25 janvier, afin de faire connaître la composition des divisions et la force relative des détachements qui en faisaient partie.

Vieille-Garde.

Maréchal Mortier, duc de Trévise, commandant en chef.

Général de brigade Lapointe, chef d'état-major.

1^{re} DIVISION : Général Friant.

1 ^{er} régiment de chasseurs	1 265 hommes.
2 ^e — chasseurs	898 —
1 ^{er} — grenadiers	1 393 —
3 ^e — grenadiers	1 044 —
Génie.	150 —
Total :	<u>4 750</u> —

2^e DIVISION : Général Michel.

Régiment de flanqueurs grenadiers	1 042 hommes.
— flanqueurs chasseurs	285 —
— vélites de Florence	333 —
— vélites de Turin.	164 —
— fusiliers chasseurs	1 366 —
— fusiliers grenadiers	688 —
Total :	<u>3 878</u> —

Artillerie : 7^e compagnie d'artillerie à pied.

4^e — — à cheval.

DIVISION LAFERRIÈRE-LÉVÊQUE

Régiment de chasseurs à cheval	585 hommes.
— dragons	734 —
— grenadiers à cheval	909 —
Total :	<u>2 228</u> —

Cavalerie indépendante.

DIVISION DEFRANCE

Brigade de Ségur.

3 ^e et 4 ^e régiments des gardes d'honneur.	750 hommes.
Artillerie et train	<u>319</u> —
Total :	1 069 —

Jeune-Garde.

Maréchal Ney, prince de la Moskowa, commandant en chef.
Général Béchet de Léocour, chef d'état-major.

DIVISION LEFEBVRE-DESNOETTES

2 ^o régiment d'éclaireurs	313 hommes.
Régiment de cheveu-légers polonais . . .	600 —
Chasseurs à cheval	511 —
Dragons	460 —
Grenadiers à cheval	401 —
Artillerie légère et train	300 —
Total :	<u>2 585</u> —

6^o Corps d'armée.

DIVISION RICARD

2 ^o régiment d'infanterie légère	112 hommes.
4 ^o — — — — —	136 —
6 ^o — — — — —	197 —
9 ^o — — — — —	130 —
16 ^o — — — — —	199 —
22 ^o régiment d'infanterie de ligne	281 —
40 ^o — — — — —	223 —
50 ^o — — — — —	190 —
69 ^o — — — — —	97 —
136 ^o — — — — —	582 —
138 ^o — — — — —	108 —
142 ^o — — — — —	95 —
144 ^o — — — — —	306 —
145 ^o — — — — —	261 —
Total :	<u>2 917</u> —

Napoléon paraît avoir eu sur le champ de bataille de Montmirail 2 batteries à cheval du 6^o corps, 6 pièces d'une batterie de 12 de ce corps d'armée, 4 pièces formant l'artillerie de la division Ricard¹, et enfin l'artillerie de la Vieille-Garde. Celle-ci, servie

1. [Berthier à Oudinot, Sézanne, 10 février.]

* Instructions pour le commandant de l'artillerie.

« Champaubert, 11 février 1814.

* Le corps du duc de Raguse a 2 batteries à cheval 12 p.

* Le 1^{er} corps de cavalerie en a une $\frac{6}{18}$

« Une de ces batteries se trouve à Montmirail, les deux autres du côté d'Étoges. Envoyez à la plus près de ces deux batteries l'ordre de rétrograder du côté de Montmirail, de sorte qu'il n'en restera plus qu'une du côté d'Étoges. Il y a une batterie de 12 : 6 pièces sont sur le chemin de Montmirail, elles suivront la garde impériale jusqu'à ce qu'elle ait son artillerie; il faut prévenir le général Friant;

par 1 batterie à pied et 1 à cheval, pouvait compter au maximum 14 pièces. C'est donc d'environ 30 à 36 pièces que les Français ont disposé le 11 février.

III

Jusqu'au 9 février, Blücher n'a pas eu connaissance du mouvement exécuté par Napoléon. Il a reçu, au contraire, par la cavalerie russe lancée par Schwarzenberg sur Arcis et Méry, des rapports annonçant la retraite des Français vers Nogent; puis, dans la soirée du 8, il a appris que des troupes françaises attaquaient les postes russes entre Sézanne et Champaubert; mais cette alerte n'ayant pas eu de suite, il a pensé qu'il s'agissait d'une colonne, celle de Marmont sans doute, passant par Sézanne pour rejoindre Macdonald à Meaux.

Le 9 est arrivée une lettre de Schwarzenberg avisant Blücher que l'armée de Bohême appuyait à gauche, et l'invitant à porter le petit corps de Kleist vers la gauche également, pour relier les deux armées et protéger la droite de l'armée de Bohême.

Au moment où Blücher reçoit cette lettre, son quartier général est à Vertus avec les corps de Kleist et de Kapsewitch; il envoie aussitôt l'avant-garde de Kleist sur Fère-Champenoise, et ordonne qu'elle sera suivie le lendemain par Kleist et Kapsewitch, qu'il ne veut pas séparer.

Le 10, Yorck se portera sur Château-Thierry et Sacken sur la Ferté-sous-Jouarre, tandis que Kleist et Kapsewitch descendront de Vertus sur Fère-Champenoise.

L'armée de Silésie sera coupée en deux tronçons, distants de 70 kilomètres à vol d'oiseau.

deux pièces sont à Étoges. Il y a 9 bouches à feu sur pied : 4 sont avec la division Ricard et la suivent, 5 sont avec la division Lagrange et la suivent.

* Le corps a donc 37 bouches à feu, savoir :

18 à cheval, 6 de 12, 4 de la division, plus 9

37

22 seront à Montmirail, et 15 du côté d'Étoges. *

Il y a une contradiction entre les chiffres donnés dans le courant de cette instruction et ceux de la conclusion; mais le petit nombre des bouches à feu disponibles ressort nettement de ce texte.

Blücher veut que, du moins, chacune des deux parties en lesquelles son armée est divisée soit bien rassemblée. Il écrit à Yorck, le 9 au soir, de se rabattre sur Viels-Maisons et Montmirail pour appuyer Sacken le cas échéant. Yorck reçoit cet ordre le 10 février, vers 10 heures du matin, et l'exécute sans ardeur : il ordonne à son avant-garde, déjà parvenue à Chézy, de continuer le 11 sur Viels-Maisons au lieu de la Ferté-sous-Jouarre; le gros sera échelonné sur la route de Château-Thierry à Montmirail, la tête ne dépassant pas Viffort, qui est à 10 kilomètres de Château-Thierry et à pareille distance de la grande route de Montmirail à Paris.

Le 10, dans la matinée, Blücher apprend que Napoléon en personne est arrivé à Sézanne; ne pouvant plus porter sur Montmirail les corps de Kleist et de Kapsewitch, déjà rendus à Fère-Champenoise, il veut concentrer l'armée de Silésie à Vertus. Il ordonne donc à Yorck et à Sacken de se réunir à Montmirail pour marcher sur Vertus. Leurs corps d'armée forment un total suffisant (35 000 hommes environ) pour n'avoir pas à craindre la rencontre avec la petite armée de Napoléon. Ils doivent au besoin lui passer sur le corps pour rejoindre Blücher. Cet ordre arrive dans la soirée à Yorck et Sacken. Ce dernier obéit aussitôt et repart à 9 heures du soir de la Ferté-sous-Jouarre pour Montmirail. Yorck ordonne à son avant-garde d'aller bivouaquer le 11 près de Montmirail, et se propose de la rejoindre avec le gros. Dans la matinée du 11, arrive la nouvelle du combat de Champaubert, et celle de l'occupation de Montmirail par la cavalerie française. Elles déterminent Yorck à renvoyer une brigade et ses deux batteries de 12 au pont de Château-Thierry, pour assurer la retraite. Il essaie en vain d'engager Sacken à faire la concentration sur Château-Thierry et, même lorsqu'il entend le canon près de Montmirail, ne se hâte pas d'aller au combat. Vers 2 heures du soir, il ne sera qu'à 5 kilomètres de son bivouac de la veille.

La situation du 10 février donne pour le corps d'Yorck 15 170 hommes¹. Il se divise en 4 brigades d'infanterie de

1. Damitz, 2^e partie, p. 100.

Lieutenant-Colonel J. Colin.

3 000 à 3 500 hommes chacune, une division de cavalerie et l'artillerie de réserve. Une des brigades d'infanterie étant restée à Château-Thierry avec deux batteries de 12, Yorck disposera, sur le champ de bataille de Montmirail, de 12 000 hommes environ.

D'après la situation du 1^{er} janvier, la composition du corps d'armée est la suivante :

1^{er} corps d'armée prussien.

Général en chef : Général d'infanterie v. Yorck.

Chef d'état-major (à partir du 3 janvier) : Colonel v. Valentini.

Quartier-maître général : Major v. Schack.

1^{re} Brigade. Chef (à partir du 3 janvier) : Général-major, v. Pirch II.

Commandant de la brigade : colonel v. Losthin.

1^{er} Bataillon de grenadiers de la Prusse orientale.

Bataillon de grenadiers du corps.

Bataillon de grenadiers de la Prusse occidentale.

Bataillon de grenadiers de Silésie.

5^e régiment de landwehr de Silésie (3 bataillons).

13^e régiment de landwehr de Silésie (3 bataillons).

Régiment de cavalerie nationale de la Prusse orientale (4 escadrons) et son détachement de chasseurs.

Batterie de 6 n^o 2.

2^e Brigade. Chef : colonel v. Warburg.

1^{er} régiment d'infanterie de la Prusse orientale (3 bataillons).

2^e — — — — — (3 bataillons).

6^e régiment d'infanterie de landwehr de Silésie (3 bataillons).

Régiment de hussards de Mecklembourg-Strelitz.

Batterie de 6 n^o 1.

7^e Brigade. Chef : général-major v. Horn.

Commandant : lieutenant-colonel v. Zepelin.

Régiment d'infanterie de corps (3 bataillons).

4^e régiment d'infanterie de landwehr (3 bataillons).

15^e — — — — — (3 bataillons).

Régiment de hussards de Brandebourg (4 escadrons), avec son détachement de chasseurs.

Batterie de 6 n^o 3.

8^e Brigade. Chef (à partir du 3 janvier) :

Lieutenant général prince Guillaume de Prusse.

Commandant : lieutenant-colonel v. Hiller.

Régiment d'infanterie de Brandebourg (5 bataillons).

12^e régiment d'infanterie de réserve (3 bataillons).

14^e — — — — — de landwehr (3 bataillons).

2^e régiment de hussards du corps (4 escadrons) avec son détachement de chasseurs.

Batterie de 6 n^o 15.

La bataille de Montmirail.

Cavalerie de réserve.

Général-major v. Jürgass.

1^{re} Brigade. Colonel comte Henckel-Donnersmark.

Régiment de dragons de la Prusse occidentale (4 escadrons).

Régiment de dragons de Lithuanie (4 escadrons) avec détachement de chasseurs.

2^e Brigade : Général-major v. Katzeler.

Régiment de uhlans de Brandebourg (4 escadrons).

1^{er} régiment de cavalerie de Landwehr de la Nouvelle-Marche (4 escadrons).

3^e Brigade : Major v. Bieberstein.

5^e régiment de cavalerie de landwehr de Silésie (4 escadrons).

10^e — — — — (4 escadrons).

3^e — — — — (2 escadrons).

Batterie à cheval n^o 1.

— n^o 2.

Artillerie de réserve.

Colonel v. Schmidt.

Batterie à cheval n^o 3.

— n^o 12.

Batterie de 12 n^o 1.

— de 12 n^o 2.

Colonne de parcs n^o 13.

2 compagnies de pionniers.

Pour le corps russe commandé par Sacken, nous possédons deux situations d'effectifs voisines du 11 février : l'une est du 2 janvier, l'autre du 18 février. La première donne un total de 26 561 hommes, la seconde donne 14 775.

Nous savons, d'autre part, que ce corps d'armée a perdu 3 200 hommes dans les combats antérieurs au 11 février, et 4 300 dans les affaires du 11 au 14. Pour compléter la différence de 26 561 à 14 775, il faut que le déchet journalier ait donné un total de 4 300 hommes dans ces 48 jours.

On trouve que cette perte totale correspond à un déchet quotidien de 4 hommes par 1 000. Cette proportion, appliquée du 2 au 31 janvier, donne 23 600 environ pour l'effectif du 1^{er} février. Après la bataille de la Rothière, l'effectif est tombé à 20 400; en lui faisant subir un déchet quotidien de 4 pour 1 000, du 1^{er} au 10, on trouve environ 19 000 hommes pour l'effectif du 11 au matin, et 15 000 pour celui du 14. Faisant encore subir à cet effectif une

Lieutenant-Colonel J. Colin.

diminution de 4 pour 1 000 dans les journées du 14 au 18, nous trouvons environ 14 800 à cette dernière date.

Ce calcul n'a évidemment rien d'exact, mais il conduit à des nombres qui ne peuvent pas s'écarter grossièrement de la réalité. S'il nous donne pour l'effectif du 11 février le chiffre de 19 000 hommes, nous sommes assurés que l'effectif réel était compris entre 18 000 et 20 000. Les historiens donnent des chiffres assez différents, ce dont il ne faut pas s'étonner; le journal du général Nikitine, commandant l'artillerie du corps d'armée, donne 19 000 hommes.

Le corps de Sacken avait, le 2 janvier, la composition suivante :

Général commandant en chef : général d'infanterie baron Sacken.

Chef d'état-major : colonel Benancon.

Quartier-maître général : colonel comte Rochechouart.

Commandant de l'artillerie : Général-major Nikitine.

VI^e Corps d'infanterie.

Commandant : lieutenant général prince Stcherbatow.

7^e division d'infanterie : Général-major Tallisine II.

Régiment de Pskow 1 bataillon.

— Moscou 1 —

— Sophie 1 —

— Libau 1 —

11^e régiment de chasseurs.

36^e — —

18^e division d'infanterie : Général-major Bernodossow.

Régiment de Vladimir 1 bataillon.

— du Dnjepr 1 —

— de Tambow. 1 —

— de Kostroma 1 —

18^e régiment de chasseurs 1 —

32^e — — 1 —

XI^e Corps d'infanterie.

Commandant : général-major comte Liewen III.

10^e division d'infanterie.

Régiment de Jaroslaw 1 bataillon.

— de Crimée 1 —

— de Bialostok 2 —

8^e régiment de chasseurs 1 —

39^e — — 1 —

16^e division d'infanterie.

Régiment d'Okhotsk	1 bataillon.
— de Kamtchatka	1 —

27^e division d'infanterie ; Général-major Stawitzky.

Régiment d'Odessa	1 —
— de Vilna	1 —
— de Teraspol	1 —
— de Simbirsk	1 —

49^e régiment de chasseurs.

50^e — —

Corps de Cavalerie.

Commandant : lieutenant général et aide de camp général Vasilitchikow.

2^e division de hussards : Lieutenant général Lanskoï.

Hussards d'Achtirsk	6 escadrons.
— de Marienpol	5 —
— de la Russie blanche	4 —
— d'Alexandrie	5 —

3^e division de dragons : Général-major Pantchoulichew II.

Dragons de Courlande.

— de Smolensk.

— de Tver.

— de Kinburn.

Batterie à cheval n^o 18 (à 10 pièces).

Corps de Cosaques.

Général-major Karpow II.

Polks de Karpow II.

— de Semetchenko.

— de Loukowkine.

— de Koutainikow IV.

— de Grekow.

4^e régiment de Cosaques de l'Ukraine.

2^e — de Kalmouks.

Régiment de Cosaques volontaires de Pétersbourg.

Artillerie.

Batteries lourdes n^{os} 10, 13, 18.

— légères n^{os} 24, 28, 34, 35 ¹.

1 compagnie de pionniers.

Le 11 février, chacun des corps d'infanterie compte environ 7 000 hommes, le corps de cavalerie 3 000, et le corps de Cosaques 2 000.

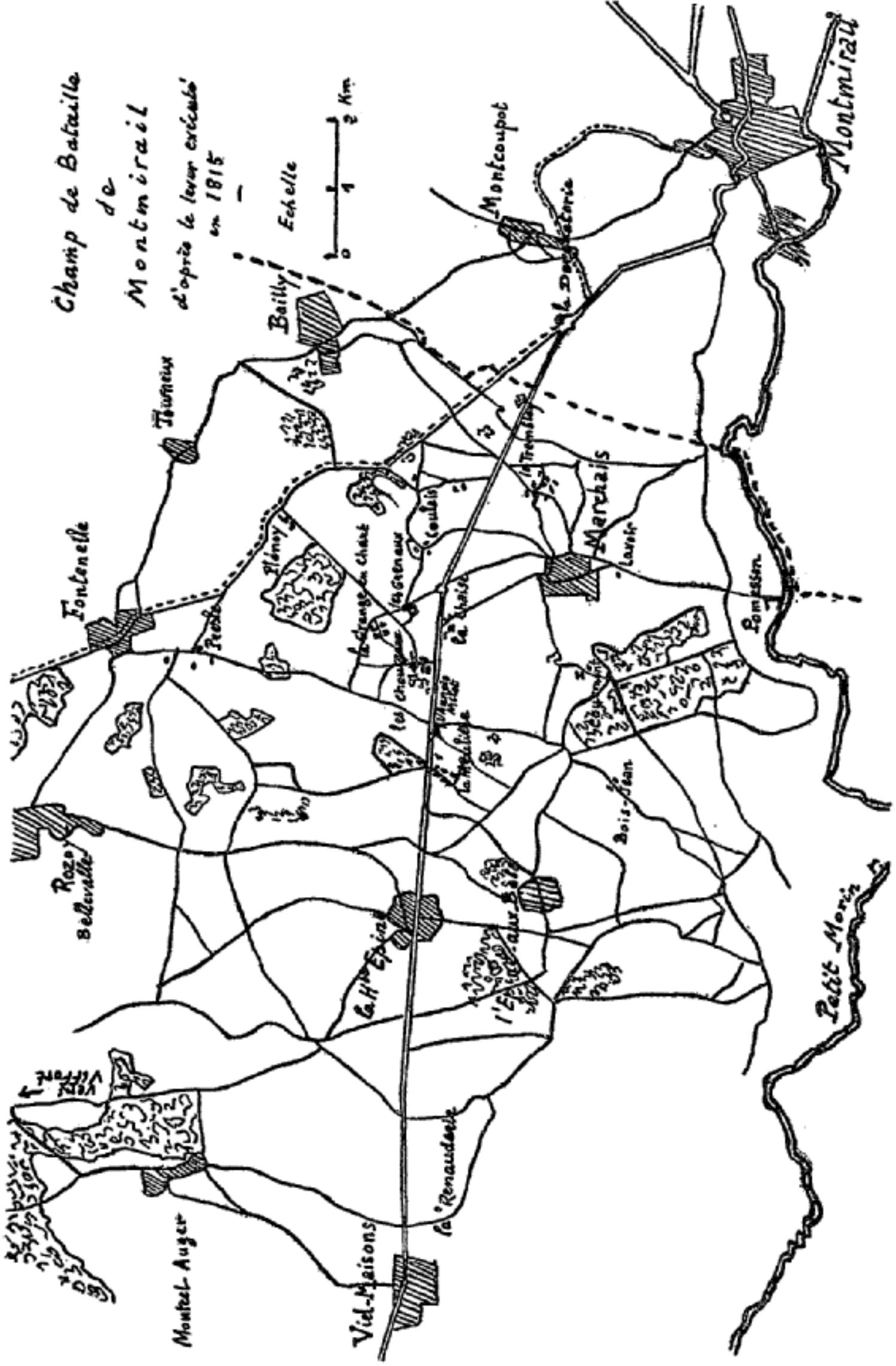
En résumé, il y aura sur le champ de bataille 31 000 alliés, dont 19 000 Russes et 12 000 Prussiens, contre 14 500 Français.

1. Toutes à 12 pièces

Champ de Bataille
de
Montmirail

d'après le lever exécuté
en 1815

Echelle



Fontenelle

Tourneux

Bailly

Montcoupot

Montmirail

Marchais

Bois-Jean

Rozoy
Belleville

Mont-Auger

Viel-Maisons

Ca. Renauderie

Ca. H. Epinal

1. E. ...

Petit Morin

Sommes.

la Tremblay

pl. Desclercq

Pligny

le change en chat

la Grenou

la chaudière

la Mésange



IV

Sacken, en se portant à la Ferté-sous-Jouarre, avait laissé à Montmirail un détachement de Cosaques, fort de 500 à 600 hommes, selon les uns; de 300 à 400, selon les autres.

Le général Nansouty est parti de Champaubert pour Montmirail dans la soirée du 10 avec la division de cavalerie de la Jeune-Garde, soit environ 2 000 chevaux, soutenus par une brigade de la division Ricard, soit 1 000 hommes d'infanterie. Vers deux heures du matin, il débouche au galop dans les rues de Montmirail, bouscule les Cosaques et en prend un certain nombre. Ceux qui échappent vont donner l'éveil à Sacken.

Maître de Montmirail, Nansouty ne tarde pas à se porter au delà du ravin très profond et très escarpé qui le sépare de la bifurcation des routes conduisant à Meaux et à Château-Thierry; car c'est cette bifurcation qui est le point intéressant. Montmirail n'est que l'étiquette qu'on y applique pour plus de clarté.

Le ravin franchi, cette cavalerie est assez fatiguée pour s'arrêter. Elle est partie de Sézanne la veille, a pris part au combat de Champaubert, puis a marché toute la nuit. Elle se repose près de Montcoupot, gardée par son soutien d'infanterie, et elle envoie des partis de 50 à 100 chevaux sur les deux routes. Dans la matinée, elle apprendra par ces reconnaissances l'approche des Russes et des Prussiens. Étant donné l'état du sol, les éléments de découverte auront fourni un effort considérable, 65 kilomètres environ dans des conditions exceptionnellement fatigantes.

En même temps que des escadrons de découverte, Nansouty place des avant-postes, qui comprennent sans doute de l'infanterie, sur la ligne Plesnois, les Grenaux, le bois de Courmont. Puis il met le gros de sa cavalerie au repos jusqu'à l'approche de l'ennemi.

Sacken, parti de la Ferté-sous-Jouarre le 10 à 9 heures du soir, a marché toute la nuit. Il a été averti par les Cosaques de l'arrivée des Français à Montmirail, et a porté sa cavalerie en avant. Elle a traversé Viels-Maisons d'assez bonne heure et a refoulé les escadrons de découverte envoyés par Nansouty.

La tête de colonne de l'infanterie russe traverse Viels-Maisons

vers 9 heures. Elle est aperçue par les reconnaissances françaises au moment où elle descend la côte de la Renauderie.

L'avant-garde du corps prussien d'Yorck, qui se porte sur Montmirail par Viels-Maisons, est tombée dans ce village entre l'avant-garde russe et le gros. Elle cède la place et se rejette sur la gauche pour se rapprocher de Viffort, où se trouve le gros de son corps d'armée. Elle suit des chemins de terre qui la conduisent par Montcel-Enger à Rozoy, où elle s'arrête exténuée vers midi. Elle passera la journée à piller et incendier ce malheureux village, et ne prendra aucune part au combat livré à 2 ou 3 kilomètres de là.

Sacken aperçoit, de la Renauderie, le clocher de Marchais dans la direction exacte de Montmirail. Pour gagner du temps et bousculer les Français, il décide de porter son corps d'armée de tête, le VI^e, sur Montmirail par Marchais, et le XI^e corps par la grande route.

Le VI^e Corps atteint l'Épine-aux-Bois vers 10 heures, et s'y rassemble, pendant que son avant-garde se porte à l'attaque de Marchais. Cette avant-garde est arrêtée pendant un temps très court par les avant-postes français au bois de Courmont, puis s'établit dans Marchais vers onze heures. Elle est sur le point d'en déboucher, quand la 1^{re} brigade de la division Ricard l'attaque en engageant ses tirailleurs¹.

La tête du XI^e Corps russe traverse Viels-Maisons vers 10 heures, et atteint la Haute-Épine entre 11 heures et midi. Son avant-garde déloge, vers midi et demi ou une heure, les avant-postes français des Chouteaux, des Grenaux, de la Chaise, groupe de fermes que Plotho désigne sous le nom de Blessines. La première ligne du XI^e Corps s'établit sur cette position et ne continue pas le mouvement en avant, soit que le général Sacken veuille faire effort uniquement par Marchais, soit que les derniers éléments du corps d'armée aient un retard considérable.

C'est au groupe de fermes dont nous venons de parler que le journal d'un habitant de Montmirail place la position initiale des alliés :

1. Plusieurs historiens prétendent que ce sont les Français qui occupaient primitivement Marchais et y ont été attaqués par les Russes; mais le rapport du général Ricard est formel. Sa division n'a pas occupé Marchais; elle l'a attaqué. Les Russes n'en avaient délogé que des avant-postes.

L'armée ennemie, dit-il, prit position à l'ouest de Montmirail, sa droite appuyée sur le bois de Courmont, un gros corps en avant occupant le mamelon du village de Marchais, son centre à droite et à gauche de la grande route, sur la crête où sont placés les hameaux de la Chaise, les Chouteaux, la Grange-Achard et la ferme des Grenaux. La gauche était couverte par le bois Clos et s'étendait jusque derrière Plénois¹.

Le gros du XI^e Corps russe se masse en arrière de cette première ligne, à hauteur de la Meulière; il est formé sur deux lignes de colonnes de part et d'autre de la grande route. Il a une batterie de 24 pièces de 6 en avant de sa gauche, face aux Chouteaux, et à 800 mètres de cette ferme. Une batterie de 12 pièces de 12 reste en réserve derrière la droite, et deux autres derrière la gauche. La batterie à cheval de la division de cavalerie avait pris position sur la même ligne et plus à gauche encore, en soutien de la cavalerie.

Celle-ci fait face à la cavalerie française placée entre Coulais et Plénois. Elle est à proximité de la division de cavalerie prussienne et en liaison étroite avec elle. Les relations sont faciles et incessantes entre le commandement russe et le commandement prussien, et n'aboutissent pourtant pas à une action commune des deux corps.

Yorck, ayant entendu le canon² du côté de Montmirail, s'est mis en mouvement. Il demande à Sacken s'il a besoin de son appui; mais celui-ci, se voyant engagé avec 19 000 hommes et 94 bouches à feu contre environ 10 000 hommes et 20 canons, déclare n'avoir besoin d'aucun secours. Yorck ne part de Viffort que vers midi et atteindra Fontenelle vers 2 heures.

Napoléon entre à Montmirail vers 10 heures du matin. Les grenadiers à cheval de la Vieille-Garde l'ont précédé de peu; les dragons et les chasseurs à cheval de la Vieille-Garde arrivent avec lui; grenadiers et chasseurs vont rejoindre Nansouty; les dragons (général Guyot) restent comme escadrons de service auprès de l'empereur.

La 2^e brigade de la division Ricard et la division Friant de la Vieille-Garde suivent de près.

1. Grosjean, p. 18.

2. Les quelques coups de canon tirés par la cavalerie russe sur l'état-major de Napoléon.

L'empereur s'arrête un instant à Montmirail même, puis se porte sur la route de Paris jusqu'à la Dorgeaterie, où il arrive un peu avant 11 heures. Il suit de là les mouvements de la cavalerie russe, qui tire sur lui quelques coups de canon, puis il ordonne un mouvement en avant pour se saisir de la bifurcation des routes; la cavalerie russe se retire au N.-O. des Chouteaux.

Napoléon fait avancer Nansouty dans la plaine entre Coulais et Plénois, face à la cavalerie russe; il fait occuper le bois Clos, entre les Grenaux et Plénois, par les 2^e et 4^e légers (175 hommes environ) pour appuyer sa droite, et place des avant-postes dans les fermes des Grenaux, des Chouteaux, de la Chaise, et dans le village de Marchais. Le gros de la division Ricard demeure au Tremblay, la 1^{re} brigade contre ce hameau, l'autre sur la route; la division Friant en colonne sur la route, entre le Tremblay et Coulais.

Ces dispositions prises, l'empereur attend l'arrivée de Mortier ou de Leval pour attaquer¹. Il ne peut rien tenter de sérieux contre ses deux adversaires avec 5 000 fantassins, 4 000 cavaliers, et 22 bouches à feu. Il s'arrête avec son état-major sur la grande route, à la limite des départements de l'Aisne et de la Marne.

Le VI^e corps russe, arrivé à l'Épine-aux-Bois, a porté vers Marchais son avant-garde, ou un détachement spécial, fort de 2 300 à 2 400 hommes; cette avant-garde se compose des régiments de Pskow, Vladimir, Tambow et Kostroma, de 2 compagnies de chasseurs, du polk cosaque de Lukowkine, et d'une batterie de 6 pièces. Les Cosaques s'écoulent à droite, dans la vallée du Petit-Morin; la batterie s'arrête en route, probablement embourbée, et l'infanterie seule, ayant repoussé les avant-postes français, occupe Marchais vers midi. Elle y est attaquée presque aussitôt par le gros de la division Ricard, fort de 1 500 à 1 800 hommes seulement, mais bien encadrée, et appuyée par une batterie de 4 pièces.

Un combat acharné commence dans Marchais. Il durera jusqu'à la nuit. La division Ricard engage ses deux brigades à 11 heures et

1. Il envoie une estafette vers la Ferté-Gaucher pour mettre Leval au courant de la situation, et hâter sa marche, mais Leval n'arrivera que le lendemain soir.

à midi s'empare du village. Les Russes font avancer une partie du VI^e corps, attaquent à leur tour et reprennent Marchais. Toute l'infanterie du VI^e corps russe (7 000 hommes) viendra peu à peu nourrir ce combat; mais son artillerie, 24 bouches à feu, restera en arrière. Il est probable que, la batterie de l'avant-garde s'étant embourbée, on a jugé inutile de porter le reste en avant par les mêmes chemins; quant à se rabattre sur la grande route, ce n'était guère possible, puisqu'on y trouvait le XI^e corps avec 70 pièces de canon. Toute l'artillerie du VI^e corps reste donc inutile à côté de l'Épine-aux-Bois.

Napoléon, qui ne peut faire soutenir Ricard qu'aux dépens de la division Friant, la seule troupe dont il dispose, refuse tout renfort. Il laisse la division Ricard combattre seule pendant près de trois heures; grâce aux 4 pièces qui la soutiennent, cette division réussit à reprendre le village cinq fois, mais ne peut pas s'y maintenir, les Russes introduisant sans cesse des troupes fraîches. Vers 2 heures, ils en restent maîtres, et la division Ricard, épuisée, réduite de moitié, ayant perdu presque tous ses officiers supérieurs, ne peut plus y rentrer. Elle est réduite à se rallier devant le Tremblay. Napoléon, jugeant que la situation devient périlleuse, envoie enfin à Ricard un bataillon de la Vieille-Garde. Ce n'est pas assez pour reprendre l'attaque avec espoir de succès, et Ricard se borne à préparer la défense du Tremblay.

Entre 1 heure et 2 heures, sur la grande route, le XI^e corps russe a enlevé les Grenaux à nos avant-postes, et menace d'en déboucher. Il tarde heureusement à se porter en avant, comme on l'a dit plus haut. Les tirailleurs de la division Friant sont déployés en face de la Chaise et des Grenaux et y entretiennent le combat, en même temps que s'engage une canonnade inefficace entre l'artillerie russe et une vingtaine de canons français.

Nansouty, avec 3 000 chevaux, fait face aux 5 000 hommes de Jürgass et de Vasilitchikow. Aucun d'eux ne prend l'initiative d'attaquer, et ils s'observent.

V

Vers 2 heures et demie, les reconnaissances signalent l'approche des Prussiens au nord de Fontenelle, et les Russes, maîtres de Marchais, se déploient en avant de ce village pour se porter contre Ricard, dont la division est rangée à la lisière du Tremblay.

Il devient urgent de rétablir le combat dans Marchais, et de refouler le XI^e corps russe sur la grande route, pour l'empêcher d'être rejoint par les Prussiens et d'écraser sous le nombre la petite troupe de Napoléon. Heureusement Russes et Prussiens rivalisent de lenteur.

Enfin, vers 3 heures, on signale l'entrée à Montmirail du maréchal Mortier, arrivant de Sézanne avec la division Michel de la Vieille-Garde et les Gardes d'honneur du général Defrance. Napoléon, assuré d'avoir une réserve disponible, donne aussitôt ses ordres pour l'attaque. Il fait former la division Friant en colonnes d'attaque le long de la grande route et, mettant à sa tête le maréchal Ney, la lance sur les Grenaux, dont ses tirailleurs battaient la lisière depuis près de deux heures.

Cette position, écrit Parquin, fut le point le plus difficile à enlever, soutenue qu'elle était par une formidable artillerie. L'ennemi était retranché jusqu'au menton derrière les murs de la ferme, et il n'avait pu en être débusqué jusqu'à deux heures de l'après-midi. L'empereur chargea le maréchal Ney de cette opération difficile. Le maréchal mit pied à terre et, l'épée à la main, il alla se mettre à la tête de 6 bataillons de la Garde; mais, avant de les mettre en route, le maréchal fit ouvrir le bassinet des fusils pour en jeter l'amorce au vent, c'était à la baïonnette qu'il voulait aborder l'ennemi; il marche au pas de charge, et cette audace eut un plein succès. Les Russes quittèrent la ferme, abandonnant leurs pièces, leurs caissons, voire même leurs marmites ¹.

L'empereur, qui a voulu obtenir sur ce point un succès prompt et décisif, a fait suivre la division Friant par les dragons, qui étaient de service, et formaient la seule cavalerie qu'il eût sous la main au moment où il lançait son attaque. C'est donc environ

1. C'est bien la ferme des Grenaux qui a été attaquée par Ney; outre Parquin, témoin oculaire, le fait est confirmé par le baron Fain, également témoin, et qui a couché aux Grenaux.

4 000 hommes et 700 chevaux, soutenus par une vingtaine de bouches à feu, qui attaquent les 7 000 hommes du XI^e corps russe. Mais celui-ci est échelonné depuis les Grenaux jusqu'à la Meulière, et la Vieille-Garde en bouscule les lignes successives jusqu'à la rangée d'arbres qui marque le ravin de la Meulière.

Là, les tirailleurs russes tiennent bon, et le combat par les feux se prolonge. Mais Sacken, perdant l'espoir de reprendre l'avantage, et désormais soucieux de rejoindre les Prussiens, met le XI^e corps en marche vers le Nord par la Haute-Épine et Montcel-Enger. Cette résolution lui est funeste; les colonnes en retraite donnent prise aux attaques de la cavalerie française. Le général Guyot et ses dragons déboîtent au nord de la grande route et chargent les Russes en les rejetant sur les petits bois de la Borde. L'attaque des Grenaux a commencé vers trois heures; la lutte a été acharnée, elle s'est prolongée à la Meulière; elle ne finit qu'à la nuit close vers la Haute-Épine.

Quelques instants après que Ney s'est porté à l'attaque des Grenaux, la division Michel est arrivée sur le champ de bataille. L'empereur prélève sur cette division deux bataillons pour coopérer avec Ricard à l'attaque de Marchais; le reste, sous la direction personnelle du maréchal Mortier, fera face aux Prussiens.

Il est à peu près quatre heures, quand cette double attaque est prononcée : le maréchal Ney et la division Friant ont déblayé les abords de la grande route jusqu'à la Meulière; et il était temps, car les Prussiens se portaient de Fontenelle par Presle sur les Grenaux.

L'attaque de Marchais est reprise de manière à être décisive : la division Ricard aborde le village par l'Est; les deux bataillons de la Vieille-Garde, conduits respectivement par le maréchal Lefebvre et le général Bertrand, attaquent par le Nord, en descendant sur Marchais par les deux chemins parallèles qui viennent de la Chaise et des Grenaux. Les Russes, épuisés par quatre heures de combat, et sachant du reste leur armée en retraite, évacuent Marchais et se retirent sur la Meulière et la Haute-Épine.

Napoléon a lancé au sud de la grande route les gardes d'hon-

neur du général DeFrance; ils abordent les Russes tandis que ceux-ci traversent en désordre le petit plateau découvert au Sud de l'Aunois Milot. Les Russes forment des carrés, dont un ou deux réussissent à s'échapper; les autres sont éventrés, et succombent sous les coups des cavaliers et des fantassins français.

Il fait nuit depuis quelque temps déjà. Les Russes font une retraite lamentable par les mauvais chemins qui mènent de la Haute-Épine à Montcel-Enger, puis de là sur Château-Thierry. Embourbés, épuisés, mais sauvés de la destruction complète par l'extrême fatigue de leurs adversaires, ils parviennent à se rallier en jalonnant les chemins par des torches.

VI

La tête de colonne du corps prussien, appelé maintenant à la rescousse par Sacken, traverse Fontenelle vers trois heures.

La 1^{re} brigade, commandée par Pirch II, s'engage sur le chemin de terre conduisant aux Grenaux par Presle (sur la carte de Cassini : à Bailly par les Tourneux). A hauteur de Presle, cette brigade se forme sur deux lignes. Yorck ordonne de déployer les tirailleurs et chasseurs du 1^{er} bataillon de grenadiers de la Prusse orientale et du bataillon de grenadiers du corps; ils repoussent les postes avancés des 2^e et 4^e légers. Les deux batteries des 1^{re} et 7^e brigades prennent position, côte à côte avec une batterie russe demeurée près de la ferme dite la Fosse-au-Coq.

C'est à ce moment précis que Yorck reçoit une lettre de Blücher lui annonçant l'arrivée de Napoléon avec 30 000 hommes, et la marche de Sacken sur Montmirail, et se terminant par l'ordre de se rapprocher d'Étoges. Yorck juge impossible de réaliser le désir de Blücher et, loin d'être incité par cette lettre à engager toutes ses forces et à charger vigoureusement pour passer sur le ventre de l'armée française, il décide de ne faire qu'une diversion en faveur de Sacken, sans perdre de vue la retraite prochaine. Il ne bouge plus jusqu'à quatre heures.

A ce moment, la division Friant a repoussé les Russes jusqu'à

la Meulière; la division Michel est arrivée, et deux de ses bataillons ont été dirigés sur Marchais.

Sacken, désespéré, se résigne à la retraite; il supplie Yorck de fournir une attaque vigoureuse pour le dégager et lui donner le temps d'enlever son artillerie. Yorck fait attaquer les fermes de la Grange-en-Chart et des Grenaux par la 1^{re} brigade. Les grenadiers de la Prusse orientale et de la Prusse occidentale, ainsi que deux bataillons du 5^e régiment de landwehr silésien, sont en première ligne. Ils ont déployé leurs tirailleurs, et suivent en colonnes de bataillon.

Les 5 autres bataillons de la brigade (grenadiers du corps, 3^e bataillon du 9^e régiment de landwehr, et 13^e régiment de landwehr) demeurent en réserve.

Napoléon porte contre les Prussiens le gros de la division Michel, sous la conduite du maréchal Mortier. Deux bataillons seulement sont opposés de front à la brigade Pirch, qui reçoit en même temps dans son flanc droit le feu des deux bataillons postés dans le bois Clos. Les Prussiens subissent en quelques instants des pertes sérieuses. Tous leurs officiers supérieurs sont atteints; les bataillons commencent à reculer. C'est le moment attendu par Mortier, qui débouche dans le flanc de l'ennemi déjà ébranlé. C'est en vain que les Prussiens lui opposent les bataillons de seconde ligne de leur 1^{re} brigade. Tout est repoussé, et il est grand temps, dit la relation prussienne. de faire intervenir la 7^e brigade; celle-ci se déploie à hauteur de Presle, et la 1^{re} brigade se rassemble en arrière à gauche. Une contre-attaque de la ligne prussienne arrête l'offensive de Mortier au moment où la nuit tombe, et permet aux Prussiens de faire leur retraite par Fontenelle.

Les deux partis s'attribuent également le mérite d'avoir couché dans ce village.

Quoi qu'il en soit, Yorck réussit alors, dans la nuit, à extraire son ancienne avant-garde de Rozoy-Bellevalle, et il en fait son arrière-garde, derrière laquelle il rallie les brigades Pirch et Horn près de Viffort. Très avant dans la nuit, les Russes viennent se rallier derrière lui.

Les pertes subies de part et d'autre dans cette bataille sont énormes, en proportion du nombre des combattants. Les Russes ont perdu 2 800 hommes, dont 800 prisonniers, 6 drapeaux et 13 canons. Les Prussiens ont perdu près de 900 hommes dans la seule 1^{re} brigade, soit le quart de l'effectif engagé. Enfin les Français ont perdu 2 000 hommes, sur les 10 000 qui ont pris part au combat. La brave petite division Ricard a été réduite de moitié; elle ne présente plus le surlendemain que 800 hommes valides. Ces soldats improvisés, de dix-huit à vingt ans, ont fait des prodiges et subi sans faiblir une perte de 50 p. 100. Après la bataille, on a retiré plus de 400 cadavres de la ferme appelée la Cour-d'Airain, qui se trouve à l'entrée de Marchais du côté du Nord-Est.

« Le reste du village fut facilement dégagé, mais l'église, qui résista longtemps, reçut un tel nombre de projectiles que les murs se lézardèrent, la charpente fut hachée, le clocher oscilla. En 1875, on en fit une restauration complète, et on remplaça un grand nombre de pièces de bois criblées de balles et de biscayens¹. »

Il y avait devant la lisière du village, dit l'historien prussien, un véritable lac de sang. On vit rarement une lutte plus acharnée.

On a rendu hommage à l'extrême valeur de la Vieille-Garde, qui renversa tous les obstacles. « Ma Garde à pied, mes dragons, mes grenadiers à cheval ont fait des miracles, écrit Napoléon à son frère Joseph. Ma Vieille-Garde a fait plus qu'on ne peut attendre des hommes. » Sans diminuer en rien l'admiration qu'ont largement méritée les charges de Ney et de Mortier, auxquelles rien n'a résisté, nous ne pouvons pas nous empêcher de nous sentir plus ému, plus transporté d'admiration par la prodigieuse énergie des conscrits de Ricard. Certes, les vieux soldats de Mortier et les colonnes entraînées par Ney ont battu des forces supérieures; mais les jeunes soldats de Ricard ont lutté pendant toute la journée contre tout le VI^e corps russe; ils ont repris cinq fois le village de Marchais, défendu d'abord par 2 300 hommes, que 4 500 autres sont venus renforcer successivement, et ils n'étaient pas plus de

1. Grosjean, p. 56.

1 600. Les triomphes de la Vieille-Garde prouvent la supériorité d'une troupe trempée par de longues années de guerre; l'héroïsme et le succès de la division Ricard, cent fois plus étonnants, témoignent en faveur de la race qui a produit ces merveilleux conscrits; rien ne peut nous remplir d'orgueil et d'espoir comme la victoire de ces jeunes Français de dix-huit ans, improvisés soldats et supportant six heures de lutte sanglante, cinq échecs successifs et des pertes énormes.

La victoire de Montmirail est due surtout à Napoléon, à la vivacité comme à la sagesse de ses actes; elle est due en partie à la vigueur et à la solidité de la Vieille-Garde; mais une large part en revient aux conscrits de la division Ricard, au sang français.

Montmirail nous offre d'innombrables et grandes leçons de guerre; mais il en est une surtout qui mérite d'être retenue : Montmirail est le triomphe de la volonté lucide et ferme, de l'offensive franche et sans arrière-pensée sur les demi-mesures, les précautions intempestives et les efforts partiels.

Yorck voudrait s'attarder à Château-Thierry; il y laisse le quart de ses forces; il n'engage enfin que la moitié de son corps d'armée, et en deux fois. Toujours une pensée pour l'échec possible, des replis et des réserves. Mortier bouscule tour à tour la première, puis la seconde ligne de la brigade Pirch, et enfin la brigade Horn.

Les Russes ont débouché de Viels-Maisons avec 19 000 hommes, quand Napoléon n'avait encore que 5 000 fantassins et 3 000 cavaliers devant Montmirail. Sur ces 19 000 hommes, Sacken désigne, semble-t-il, un corps de 7 000 hommes pour l'offensive, le reste s'arrêtant aux Grenaux. Il est probable que les 19 000 hommes auraient eu bon marché des 8 000 hommes de Napoléon; les 7 000 hommes du 6^e corps étaient insuffisants. Encore ne furent-ils pas lancés tous ensemble contre les 1 600 hommes de la division Ricard, qu'ils auraient sans doute bousculée. C'est seulement 2 300 hommes qui entrent dans Marchais; ici encore, on laisse des réserves, on s'assure des points d'appui avant d'avancer. Les 4 500 hommes restants du même corps d'armée sont engagés en quatre parties successives; aussi n'arrivent-ils qu'à tenir en échec la petite division Ricard.

Lieutenant-Colonel J. Colin.

Du côté de Napoléon, au contraire, l'offensive n'est entamée qu'à l'heure voulue, mais une fois résolue, elle est lancée avec une suprême énergie; pas un homme inutilisé, pas un regard en arrière : A Dieu vat! Et fantassins, cavaliers, artilleurs, unissent leurs efforts dans une action unique. C'est ainsi qu'on attaque.

Malgré la violence, la fureur de ces charges, l'offensive n'y est pas aveugle; tout a été préparé, réfléchi, tout est habile. La vigueur de l'attaque n'exclut pas la manœuvre, comme certains paraissent le croire. Ney, Mortier, Ricard, ne se bornent pas à des coups droits. Dans l'attaque finale sur Marehais, on voit Lefebvre et Bertrand diriger leurs efforts dans une direction opposée à celle de Ricard. Les charges de Guyot et de Defrance vont prendre à revers les ennemis bousculés par l'infanterie. L'offensive de Mortier contre les Prussiens, si vivement menée, n'en est pas moins habilement combinée. Partout l'attaque de flanc est ménagée et donne le dernier coup, après que l'attaque de front a occupé l'ennemi. Malheur à ceux qui croient pouvoir restreindre la part de l'intelligence dans les combats! Elle y est toute-puissante.

Lieutenant-Colonel J. COLIN.